

## CORRESPONDANCE ARTISTIQUE

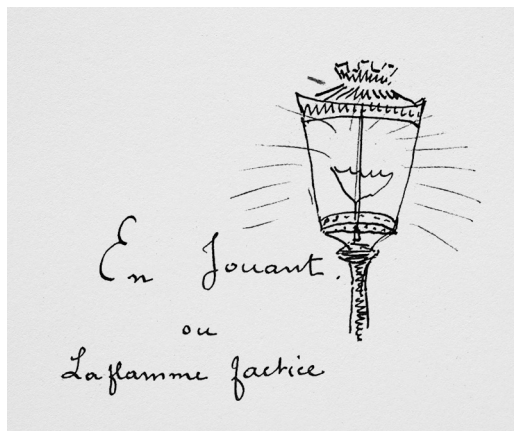
La correspondance artistique est d'un volume relativement restreint, puisqu'elle ne comprend que vingt-six lettres, toutes envoyées à Aurier, à l'exception de la lettre d'Andries Bongger adressée à sa sœur. On ne dispose pas de réponses, comme cela est le cas lorsque celles-ci sont recopiées dans un cahier, une pratique alors relativement courante. Cette correspondance est connue par les ventes Cornette, et n'inclut pas, de loin, l'ensemble des échanges épistolaires, restés pour une bonne partie en possession des héritiers et sans accès possible. L'état de conservation en est variable et dépend de toute évidence de la qualité de l'encre et parfois de la calligraphie. Quelques lettres sont à peine lisibles. Pour certaines, les enveloppes ont été conservées avec le tampon de la poste, pour d'autres, il ne reste que les feuillets, voire un unique carton. Car cette correspondance prend autant de forme qu'il existe d'auteurs. Ces derniers comptent parmi les artistes dont l'œuvre fait alors débat dans ou hors les cercles académiques, ainsi que les acteurs gravitant autour de ceux-ci. Ce sont les peintres Émile Bernard (onze lettres), Charles Filiger (une lettre), Jean-Jacques Henner (une lettre), Camille Pissarro (une lettre), Jean-François Raffaëlli (une lettre) et Auguste Renoir (une lettre), mais aussi le critique d'art Roger Marx (cinq lettres), les négociants d'art Théo van Gogh (quatre lettres) et Andries Bongger (une lettre). La fortune et la place de ces noms dans l'historiographie de l'art sont à présent diverses. Alors que les peintres Camille Pissarro et Auguste Renoir sont associés à l'impressionnisme, les noms d'Émile Bernard, Charles Filiger et Roger Marx sont liés au symbolisme. Théo van Gogh est bien sûr connu comme le frère de Vincent van Gogh, tandis que le nom d'Andries Bongger, beau-frère de Théo, n'est familier qu'aux spécialistes. Les sujets abordés sont ceux que l'on peut attendre de tels échanges : rendez-vous d'affaires, demande d'article, remerciements pour un papier, proposition de collaboration à une revue, organisation d'une exposition, demande d'estimation d'une œuvre, compte rendu artistique, considérations esthétiques et littéraires, contestation d'un jugement de valeur. Quelques lignes sont cependant plus personnelles : sur la santé d'Aurier, la famille de Théo van Gogh, des souvenirs partagés, des vers recopiés ou improvisés. On a fait le choix de restituer la correspondance par ordre chronologique, avec l'orthographe, la ponctuation et les ratures originelles, sauf en ce qui concerne les accents, souvent manquants, et parfois une ponctuation hasardeuse, empêchant la compréhension du lecteur. L'état des courriers ainsi qu'une brève présentation du correspondant sont donnés en note.

Laurence DANGUY

ÉMILE BERNARD À AURIER

1887<sup>1</sup>

Émile Bernard 1887



Il est des flammes que le vent éteint,  
Il en est d'autres qu'il fait naître et  
qu'il entretient.

ÉMILE BERNARD<sup>2</sup> À AURIER

17 janvier 1888<sup>3</sup>

Mon cher Aurier

J'ai en tête le projet suivant : faire paraître une feuille illustrée irrégulièrement c. à d. ne tirer un suivant numéro qu'après les frais couverts du

1. Catalogue Cornette de Saint-Cyr, 14 décembre 2016 (désormais CSC), lot 118. Feuillet avec un dessin et plusieurs inscriptions ; le dessin se situe dans la partie supérieure de la feuille, légèrement décalé à droite : il représente un bec de gaz. Absence d'enveloppe.

2. Émile Bernard (1868-1941) rencontre Aurier à l'été 1887 et en devient rapidement proche. Il joue un rôle important dans l'intérêt de celui-ci pour les recherches postimpressionnistes. Peintre et théoricien, représentant majeur de l'école de Pont-Aven, Bernard est étroitement lié à Vincent van Gogh et Paul Gauguin. Sensiblement plus jeune que ceux-ci, il pratique à leurs côtés des recherches picturales qui aboutiront au synthétisme. D'abord très proche de Gauguin, au point de planifier la fondation d'un atelier commun en outre-mer, les deux artistes se brouillent définitivement à la suite de la publication de l'article d'Aurier « Le Symbolisme en peinture : Paul Gauguin » dans le *Mercure de France* de mars 1891, ne mettant en avant que le rôle de Gauguin. Bernard est d'autant fâché qu'il a assuré la médiation avec Aurier au bénéfice de Gauguin, ce dernier recherchant une publicité propice à la vente de ses tableaux. Voir Émile Bernard, *Les Lettres d'un artiste (1884-1941)*, Paris, Les Presses du réel, 2012.

3. CSC, lot 118. Trois feuillets, griffonnés et déchirés sur les bords. Absence d'enveloppe.

précédent. Or voici ce que doit être cette feuille : d'abord essentiellement artistique avec une lithographie de Degas ou Pissarro, ou Gauguin, enfin un impressionniste fort — pas de médiocrités rien que des artistes. — alors, il nous reste le dos de ce papier qui peut lui être couvert de littérature également artistique c. à. d. de vers de Verlaine, Mallarmé, Brinn'Gaubast. enfin de vous et vos amis d'espoir littéraire, mais pas de « racleurs de rebec ». Quant aux frais voici : La plaque lithographique (nouveau procédé) coûte 86. centimes, le dessin pas plus que la littérature n'étant payés il nous coute donc d'une part 86 c. plus les frais d'impression et de papier mettons 20 c. pour un côté c. à d. le dessin au tirage de 100 exemplaires dont 75 seulement seront mis en circulation afin de vendre, les 25 derniers au cas où cette feuille morte deviendrait rare (elle l'est ainsi à l'avance) et recherchée les exemplaires gardés seraient vendus 4 ou 5 fois leur prix à des amateurs.

donc dis-je il nous reste le dos de cette feuille à couvrir de littérature.

En vous écrivant mon but est de vous dire voulez vous partager avec moi les frais de cette publication comme littérateur. Frais nuls, en effet : je paie moi 20 f. pour le dessin vous 20. pour l'impression. La vente lente ou hâtive couvre donc les déboursés.

Vous pouvez faire comme suit et à bon marché (et remarquez qu'en ce cas notre journal est rigoureusement original). L'auteur écrira de sa main (en cas ou non je le ferai (ou un autre) mais il est préférable que ce soit lui). Son poème unique chose publiée au dos et prenant le centre de la page voulu comme un autographe en même temps qu'un dessin lithographié. tentative rare maintenant que l'illustration tourne au procédé gillot et à la photogravure.

Écrivez moi vite sur tout ceci. Je ne vous impose rien, si vous acceptez vous êtes sûr qu'en faisant ce que je vous dis vous ne perdez pas un sou et qu'aussi vous pouvez faire autrement à condition que les choses voulues par vous ne détruiront en rien le caractère original que nous avons rêvé pour cette publication<sup>1</sup>.

J'attends donc votre réponse afin de décider de rien.

Si la chose ne vous plaît, parlez-en à vos amis. Moi je la ferai seul en cas contraire et sans littérature. Étant décidé à lutter contre toutes les obscènes publications anti artistiques qui nous inondent

Bien à vous.

E Bernard

17 janvier 1888

Écrivez moi de suite car j'attends votre réponse et je vous verrai cette semaine jeudi à 4h — si vous pouvez —

1. Il semble que ce projet n'ait pas eu de suite. Bernard sera, bien plus tard, le rédacteur en chef de la revue mensuelle *La Renovation esthétique*, paraissant entre 1905 et 1910. Il y défendra les valeurs de la grande tradition occidentale. À partir de 1910, cette revue est absorbée par *Les Rubriques nouvelles*, Bernard y œuvre jusqu'en 1911.

UN CORRESPONDANT INCONNU À AURIER

1888<sup>1</sup>

Ci-joint la carte de Saulo : fais en un meilleur usage que moi car elle ne m'a pas servi.

Si tu veux venir avec nous faire une pochade dimanche matin, nous partons en bande de l'atelier de Saulo à 7 heures précises.

Bonjour

[signature illisible]

ÉMILE BERNARD À AURIER

Versailles, 16 novembre 1888<sup>2</sup>

Mon cher Aurier

Si vous le pouvez venez me rejoindre, à 2 heures ½ place Clichy au pied du monument Moncey, Lundi prochain. J'espère que rien ne vous empêchera de venir à ce rendez-vous qui je pense vous intéressera. (nous irons chez Guillaumin)<sup>3</sup>

Poignée de main

Le 16 novembre 1888

Émile Bernard

ÉMILE BERNARD À AURIER

[Avril 1889]<sup>4</sup>

Mon cher Aurier...

Je suis encore sous l'impression de la lecture de *Fils adoptif* par L. P. de Brinn'Gaubast. Et bien quoi je trouve cela extrêmement bien et ça m'a fait un plaisir énorme de lire cela. Certes il y a là un homme très fort<sup>5</sup>

Je regrette bien de n'avoir pas connu le livre avant l'auteur car je lui aurais témoigné plus de sympathie que je ne l'ai fait jusqu'alors – on ne sait jamais

1. CSC, lot 119. Un feuillet. La lettre accompagne la carte d'exposant du Salon de 1888 au Palais des Champs-Élysées du sculpteur Georges Saulo. Le Salon se tient en mai 1888.

2. CSC, lot 118. Feuillet unique. L'enveloppe est conservée. Elle est timbrée et porte l'adresse suivante : « Monsieur Albert Aurier / 85 rue des Martyrs / Paris / Seine ». Le cachet de la poste indique la date du 17 novembre 88 et « Versailles à Paris ».

3. Il s'agit du peintre impressionniste Armand Guillaumin (1841-1927).

4. CSC, lot 118. Deux feuillets non datés, dont un plié. Absence d'enveloppe.

5. Louis-Pilate de Brinn'Gaubast (1865-1944), de son vrai nom Louis Pilate. Cofondateur en 1889 de la revue *La Pléiade* avec Édouard Dubus, Louis Dumur et Gabriel-Albert Aurier, qui deviendra le *Mercure de France*. Entaché par un scandale de plagiat, le nom de Brinn'Gaubast n'est guère passé à la postérité.

que les gens d'allures si froides et au cœur si chaud. L'extrême sensibilité du style et des passions si délicieuse. Le livre est vécu on y devine l'auteur.

Cette difficulté de la vie qui clôt l'enfance et l'homme naissant est exprimée avec une belle vigueur et une belle indignation, puis le principe établi de la Bonté du pardon bien chrétien font du bien à trouver dans cet enfant déjà brisé.

Oh oui je trouve cela très bien, et c'est d'un homme fort, je le répète, quoique sonnets insolents m'aient paru bien je les trouvais plus froid et plus du Brinn'Gaubast connu et vu.

Maintenant ce qui constitue cette théorie du vérisme je vous dirai je l'adopterai toujours avec plaisir tant que son auteur et inventeur nous donnera des pages aussi pleines d'art et de sentiments vrais.

Mes compliments sur votre article du Moderniste. Théories très saines mais à tenir. Le sonnet de Leclercq est bien.

J'aime aussi beaucoup la forme et le fond de la nouvelle de Brinn. Les dessins sont bien mauvais en revanche et ultima aussi<sup>1</sup>. Avez-vous reçu mes lithographies ?

Écrivez moi je ne pense pas aller à Paris avant quelques temps, ou venez déjeuner si possible, j'aurais bien plaisir à vous voir un peu longuement.

Poignée de main

Émile Bernard

Les artistes sont si rares !

### ÉMILE BERNARD À AURIER

Paris, 11 avril 1889<sup>2</sup>

Cette semaine, les marchands, s'obstinant aux sucreries commerciales et inondant leurs vitrines des pâtisseries réglementaires et officielles, rien de bien intéressant à signaler dans la rue<sup>3</sup>.

Pénétrons de préférence dans les Galeries Durand-Ruel Rue Pelletier, rue Lafitte<sup>4</sup> : D'abord dans le bureau un beau Renoir : femme lavant un enfant, mioche d'une exquise fraîcheur qui doit bien apprécier les caresses de cette fillette aux angéliques mains : — Des Sisley d'une belle vibration mais un peu indécis...

1. Bernard décrit le sommaire du premier numéro du *Moderniste illustré* du 6 avril 1889.

2. CSC, lot 118. Trois feuillets jaunis, couverts d'une écriture très serrée. L'enveloppe est conservée. Elle est timbrée et comporte l'adresse suivante : « Monsieur Albert Aurier / 85 rue des Martyrs / Paris / Seine ». Le cachet de la poste indique au recto comme au verso la date du 11 avril 89 et « Paris Montmartre ».

3. Il s'agit sans l'ombre d'un doute de la rue Lafitte, renommée alors pour ses nombreuses galeries d'art.

4. Durand-Ruel est un marchand d'art très actif, spécialisé dans les peintres de Barbizon, puis les impressionnistes.

Puis dans la salle de côté, à droite de l'entrée quelques P. de Chavannes<sup>1</sup> qui sollicitent un examen. D'abord une décapitation: style primitif, dessin un peu sec et écolier encor. néanmoins toile d'une belle ordonnance mais d'une gamme moins harmonieuse que postérieurement.

Le Rêve: un pèlerin s'est endormi sous un arbre bizarre en une plaine immense semée d'ajoncs rares, c'est la nuit, nuit éclairée comme par une veilleuse — lune — Trois femmes aux formes synthétiques et pures descendent vers lui tendant des palmes, des couronnes.

Il y a là dedans, quoique cette toile soit déjà ancienne, à ce que je pense, la belle complexion du maître en ses œuvres récentes — style – pureté — harmonie – conception.

Puis des dessins; un pêcheur, une marchande de fruits une mère nourricière.

Un tableautin; une fileuse nue, sur un ciel d'un bleu délicat, aux belles formes. Peinte dans des pâtes savantes.

Et enfin cette belle esquisse de la décoration du Panthéon. Ce petit cénacle d'œuvres suffit pour donner des recherches de P. de Chavannes une idée presque précise.

Admirateur des primitifs, (des maîtres) consciencieux peintre (et par consciencieux j'entends d'accord avec sa conscience et non avec les préjugés) étudiant savant, puis maître lui-même, purement personnel.

Et cette fileuse, toile de petite dimension, pourtant (car le grand artiste en question remarquable par sa faculté créatrice se fait surtout admirer par ses énormes travaux), cette fileuse, dis-je, nous le prouve excellent peintre du morceau, admirateur subtil dans le détail.

Que l'on dise que c'est mièvre, pâle, maladif, faux primitif, je l'admets mais en admettant qu'il y a aussi beaucoup de sots, crétins, bourgeois, épiciers qui se croient, fort malheureusement (pour eux) des artistes.

Mais pour l'approfondisseur de choses d'art il y a au contraire dans l'œuvre du grand maître une virilité et une puissance colossales; et pas de la cette fausse virilité toute en apparence, cette virilité Cormonesque<sup>2</sup> qui n'est autre que du théâtre photographié, mais une vigueur d'âme sensible et fine! Nous ne saurions trop engager nos délicats lecteurs à aller lire un peu dans ce livre d'art.

Bernardino Luini, Angelico, maîtres qu'hélas la jeune école oublie, ces sommets voilà les pères de Puvis de Chavannes. Raphaël quoiqu'en assurent nos contemporains, ce maître qui n'a pas de talent ce pigeur, Holbein, sisu Voilà les maîtres du maître et c'est heureux que nous puissions saluer en lui la belle tradition d'art de ses aînés.

1. Puvis de Chavannes (1824-1898) est considéré soit comme un précurseur, soit comme un tenant de la première génération des artistes symbolistes, pour lesquels il représente une figure tutélaire. Fra Angelico constitue leur référence historique. Aurier reprend ces considérations et exemples dans la chronique « Choses d'art » du *Mercur de France*.

2. Bernard fait allusion au peintre académique Fernand Cormon, fondateur de l'atelier Cormon.

Nous pouvons saluer en lui et Paul Cézanne un renouveau... une renaissance certaine du bel art classique... presque tué par les banaux pions que l'on dit les maîtres du jour

Voilà mon cher Aurier tout ce que puis dire cette semaine. Débrouillez vous là-dedans j'y ai mis toute ma sincérité... mais bien peu de littérature... et crois avoir pronostiqué selon ma conscience... c'est tout<sup>1</sup>

Bien à vous

E. Bernard 1889

### JEAN-JACQUES HENNER<sup>2</sup> À AURIER

Paris, 22 avril 1889<sup>3</sup>

Cher Monsieur,

Je suis profondément touché de votre gracieuse attention. J'avais déjà lu les deux articles que vous avez bien voulu me consacrer et j'étais très ému de votre charmante bienveillante et si intéressante appréciation qui m'est particulièrement précieuse<sup>4</sup>.

Jamais je n'ai rien lu de plus juste. Merci de tout cœur. J'ai tant donné de toiles de peinture que nous me le reprochez vous même qu'elles circulent de tous les côtés.

Je ne puis donc que vous vouer ma reconnaissance et mon dévouement.

JJ Henner

1. Aurier fait une brève mention de ce que lui rapporte Bernard dans un article intitulé «En quête de choses d'art» publié sous le pseudonyme de Luc Le Flâneur dans *Le Moderniste illustré* du 13 avril 1889.

2. Jean-Jacques Henner jouit tôt d'une reconnaissance officielle: Prix de Rome en 1858, médaillé à plusieurs reprises au Salon, élu en 1889 membre de l'Académie des beaux-arts. À l'inverse de la plupart des artistes établis, il côtoie les représentants des courants modernistes, longtemps regroupés sous l'étiquette d'impressionnistes.

3. CSC, lot 124. La lettre comprend deux feuillets et demi. L'enveloppe a été conservée, elle comprend au verso l'adresse suivante: «Monsieur Albert Aurier / Rédacteur en chef du Moderniste illustré / 53 passage Jouffroy / Paris»; le tampon porte la date du 22 avril 89 et l'inscription «PARIS 67 PL. DES ABBESSES»; le verso est vierge.

4. Il s'agit de l'article «J.-J. Henner» publié dans *Le Moderniste illustré* le 13 avril 1889. Aurier insiste sur le talent d'Henner, contrastant avec son appartenance à l'Institut, puisque la qualification de peintre académique est pour Aurier la pire qualification qui soit. Aurier reconnaît à Henner de la sincérité, à l'égal de Courbet et de Puvis de Chavannes. Un an plus tôt, cependant, dans son compte rendu du Salon de 1888, Aurier disait d'un portrait d'Henner qu'il était «plus mauvais que les autres années».

ÉMILE BERNARD À AURIER  
SLND [entre avril et juillet 1889]<sup>1</sup>

Mon cher Aurier

Nous n'avons pu nous entendre André Henry et moi pour le numéro catalogue du *Moderniste*<sup>2</sup>. Notre combinaison étant changée l'article préface que vous vouliez consacrer à notre exposition pourra être imprimé sur notre catalogue en première ligne. Ainsi il sera plus complet et pour nous plus efficace.

La combinaison adoptée est celle-ci

Nous ferons 8 dessins = un chacun Henry paiera la moitié des frais de reproduction et ces dessins destinés et imprimés dans le catalogue passeront dans le *Moderniste*.

En somme je trouve la combinaison meilleure.

J'espère vous voir vendredi – car il faudrait que votre copie soit prête pour samedi ou dimanche au plus tard le catalogue devant paraître de mardi à mercredi prochain.

Pouvons-nous compter sur vous ? Je le pense n'est-ce pas

Bien à vous

Bernard

PS Écrivez moi ou me venez voir car nous avons déjà perdu trop de temps

PPS Les notes de Gauguin passeront elles au *Moderniste*<sup>3</sup> ?

CAMILLE PISSARRO<sup>4</sup> À AURIER  
Paris, 26 avril 1890<sup>5</sup>

Camille Pissarro [mention imprimée]

1. CSC, lot 118. Deux feuillets abîmés présentant de nombreuses traces de collants. Absence d'enveloppe.

2. Il s'agit d'Henry de Groux. Bernard écrit à Aurier, rédacteur en chef de la revue *Le Moderniste illustré* qui paraît depuis le 6 avril 1889, pour lui demander de faire la réclame de l'exposition au café Volpini et d'en publier le catalogue.

3. La publication de ces notes de Gauguin est annoncée dans le numéro 10 et effective dans le numéro 11 du *Moderniste illustré* : « Notes sur l'art à l'exposition universelle » (n° 11, 4 juillet 1889, p. 84-86).

4. Camille Pissarro est à cette époque reconnu par ses pairs, si ce n'est par les milieux académiques ou le marché de l'art, encore passablement rétif aux impressionnistes. Il joue vis-à-vis de la génération symboliste un rôle d'ainé, dont la bienveillance n'est pas toujours acquise, Gauguin s'en plaignant régulièrement dans sa correspondance.

5. CSC, lot 125. Le texte se trouve sur le recto et le verso d'une carte de visite de Pissarro. L'enveloppe a été conservée, elle comprend au verso l'inscription : « Monsieur G. Albert Aurier, Revue Indépendante, 12 rue des Pyramides – Paris » ainsi que le cachet suivant : « Serifontaine, Paris, 26 avril 1890 » ; le verso porte l'inscription : « 26, rue Lepic E.V. » ainsi que deux cachets, l'un « Paris Montmartre » et l'autre « 26 avril 1890 DÉPART. »



Permettez moi, Monsieur, de vous dire combien j'ai été ému de l'article si flatteur que vous avez publié dans la Revue Indépendante<sup>1</sup>.

## THÉO VAN GOGH<sup>2</sup> À AURIER

Paris, 27 août 1890<sup>3</sup>

Paris le 27 août 1890

Cher Monsieur Aurier,

Permettez moi, de bien vous remercier du mot digne, que vous m'avez envoyé, après la mort de mon cher frère. Vous avez été le premier à l'apprécier, non seulement pour son plus ou moins de capacité pour faire des tableaux, mais vous avez lu dans ses œuvres et vous y avez très exactement vu l'homme. Plusieurs littérateurs ont manifesté le désir, d'écrire quelque chose sur lui, mais je leur ai demandé d'attendre, c'était pour vous laisser le temps de parler le premier & pour que si vous vouliez vous puissiez faire une biographie dont je pourrais vous fournir tous les éléments, d'autant plus véridiques que j'ai une correspondance très suivie avec lui depuis 73 et maint document intéressant. Je m'occupe à organiser une exposition, que j'aimerais faire dans le local de Durand-Ruel. Celui-ci n'est pas encore décidé, mais je ne désespère pas d'obtenir la salle. C'est là où je voudrais donner un catalogue avec petite biographie & si vous voulez bien nous étudierons ensemble, si un volume important avec illustrations & reproductions de certaines lettres sera à faire. Je voudrais vous causer de tout cela, aussi j'ai énormément de choses à vous montrer que vous ne devez pas connaître<sup>4</sup>. Quand vous reviendrez à Paris & que vous voulez me faire l'honneur de

1. Camille Pissarro fait allusion à un très long article, particulièrement élogieux, paru dans *La Revue indépendante* en mars 1890. Aurier y revient sur l'œuvre de Pissarro, qui serait ignoré de la critique car trop moderne et inclassable. Il reconnaît au peintre deux grandes étapes, celle de la découverte des formes, et celle, actuelle, où il s'agit de « parler aux yeux ». Sur la base de peintures présentées dans le cadre d'une exposition organisée par Théo van Gogh, le critique commente la conversion de Pissarro au pointillisme, un mouvement que n'aime pourtant pas beaucoup Aurier : « les toiles actuelles de M. Pissarro sont peintes avec du soleil ». L'article est repris dans *Œuvres posthumes*, Livre III, « Les Affranchis », « IV. Le Néo-Impressionnisme ».

2. Négociant d'art dans la galerie Boussod, Valadon & C<sup>ie</sup> de Montmartre, Théo a été un acteur essentiel de la création de son frère en le soutenant financièrement et moralement. Il épouse la sœur d'Andries Bonger, Johanna. Atteint de syphilis, il meurt dément quelques mois seulement après son frère.

3. CSC, lot 131. Lettre de trois feuillets, sans enveloppe.

4. Aurier accepte de participer à ces projets dans une lettre du 29 août 1890. La mort de Théo van Gogh intervient le 25 janvier 1891, empêchant vraisemblablement la concrétisation du projet. Une exposition rétrospective des œuvres de Van Gogh a lieu lors de la VIII<sup>e</sup> exposition annuelle des xx au Musée moderne de Bruxelles du 7 février au 8 mars 1891 ; en avril 1892, Émile Bernard monte la première rétrospective parisienne de Vincent van Gogh chez Le Barc de Boutteville.

venir un soir, à votre volonté, me voir chez moi nous pourrions causer de ces choses et de l'homme que je pleure toujours, malgré que je ne lui envie pas le repos qu'il a bien mérité, après tout ce travail. Le mot de Mr Leclercq<sup>1</sup>, m'est parvenu, comme à vous sans doute ; je ne l'aime pas beaucoup, car je trouve peu digne d'associer l'annonce d'un grand mort à une vraie réclame de marchand de tableaux, qui ici surtout était bien mal placé. J'aimerais, que tout ce qui soit à faire pour lui ne sente en rien la réclame & vous comprendrez cela j'en suis sur.

Espérant avoir bientôt, le plaisir de vous voir, je vous prie d'agréer cher Monsieur Aurier l'expression des mes sentiments de vive sympathie.

Tvan Gogh

PS. Je n'étais pas en état de correspondre plus tôt sans cela je n'aurais pas tant tardé à vous écrire.

### JEAN-FRANÇOIS RAFFAËLLI<sup>2</sup> À AURIER

Stresa, 9 septembre 1890<sup>3</sup>

Monsieur,

J'ai lu ici, à Stresa, sur les bords du lac Majeur, l'étude singulièrement intéressante paru [xxx] que vous venez de publier dans sur mon œuvre [xxx] dans le «*Mercure de France*» de septembre<sup>4</sup>.

1. Julien Leclercq (1865-1901), poète, écrivain et critique d'art, est un ami d'Aurier. Il collabore à ses côtés à la revue *Le Moderniste illustré* et au *Mercure de France*, où il publie la nécrologie de Van Gogh.

2. Jean-François Raffaëlli bénéficie alors d'une reconnaissance officielle. Ses portraits et scènes de rue sont particulièrement appréciés.

3. CSC, lot 127. La lettre comprend six feuillets, avec un nombre assez important de ratures en bonne partie indéchiffrables. L'enveloppe a été conservée, elle comprend au verso l'adresse suivante : «*Monsieur G.-Albert Aurier / rédacteur au "Mercure de France" / 45 rue de l'Échaudé / 26 rue Lepic*» ; le tampon porte la date du 9 septembre 90 et à côté la mention «*France*» ; le verso comporte un tampon à la date du 9 septembre 90 («*9 SET 90*»).

4. Jean-François Raffaëlli évoque un très long article paru dans le *Mercure de France* de septembre 1890, annoncé en août et repris dans *Œuvres posthumes*, Livre III, «*Les Affranchis*», «*V. Le Caractérisme*». Aurier, après l'avoir situé parmi «*les peintres dignes de ce nom*», livre une critique très acide de l'œuvre de Raffaëlli, dont il rappelle qu'il s'est lui-même défini comme «*caractériste*». Aurier ironise d'ailleurs, le disant «*le premier et peut-être l'unique peintre anecdotier de notre temps*». Si Aurier reconnaît à Raffaëlli des qualités de dessinateur hors pair, il lui reproche son coloris pauvre, affirmant qu'il existerait à peine comme peintre, et déplore son incapacité à entrer dans la profondeur des choses, comme le font Degas ou Forain, de céder en somme à une «*tendance au caricatural*». Selon Aurier, Raffaëlli ne commettrait pas des tableaux mais des illustrations. Ses sculptures relèveraient d'ailleurs de «*l'illustration sculptée*», d'une «*sculpture d'appartement ! une sculpture portative ! une sculpture de poche !*». La teneur par moments très caustique de cet article, dont

Cette étude, d'un homme je pense quelque peu prévenu contre moi, m'a beaucoup et très vivement captivé, intéressé : nous ne sommes pas habitués à ce qu'on pénètre, ou essaie même de pénétrer, les mystères dans lesquels, enfants insensés, nous enfouissons le meilleur de notre être [xxx]. Permettez-moi donc de vous écrire à ce sujet, et de vous remercier de la peine que vous avez prise; [xx] Laissez-moi accepter naïvement les éloges et tenter de répondre à quelques-unes de vos critiques. Une chose me frappe beaucoup dans ce que vous écrivez : si j'en crois vos admirations j'ai quelque génie, et si j'en crois vos critiques j'ai des défauts déconcertants et vous semblez même [xxx] à quelque moment de cette étude, vous excuser quelque peu de l'écrire.

Je ne comprends pas cela, je l'avoue. Je vais plus loin : un homme de quelque génie, à mon sens, n'a pas de défauts? On a reproché à Delacroix son dessin et à Ingres sa couleur, ça été stupide, le dessin de Delacroix est un génial dessin, et la couleur de Ingres est la couleur qui convient le mieux à tout ce qu'il a fait. Jamais on ne le dira assez. Je vais plus loin : c'est dans son dessin que Delacroix a montré plus de génie ; il a dessiné avec de la couleur — tout le temps de l'exécution de ses tableaux, ce qui est le vrai dessin ; le dessin de Ingres sent le [xxx] décalque à plein nez et est souvent, par cela, sans saveur — mais il y aurait tant à dire sur tout cela!..

Vous parler aussi des « minuscules détails » que je recherche et des « futiles furetages » que je poursuis, hé bien ! laissez-moi vous dire que ces furetages ne sont pas futile[s] puisqu'ils peuvent passionner un homme intelligent ? Laissez-moi vous dire aussi que je suis prêt à admirer l'homme qui fera l'œuvre « contraire » de la mienne. Je me suis dès longtemps arrêté à cette idée qu'en art il n'y a que deux vérités : celle qu'on peut soutenir avec passion, — et l'idée contraire ! — Ce sont les idées intermédiaires [xxxx] qui n'ont pas de valeur, — elles sont la preuve d'un équilibre des facultés, chez celui qui les soutient, équilibre qui empêche la passion, et l'art c'est la passion, posée en éternel modèle, — et je veux dire même la passion pour la passion, car si je la pose ici presque indépendante de quelque sujet traité que ce soit!..

Mais [xxx] je m'arrête, car je m'embarque à chaque coup dans des idées qui demanderaient des volumes ; je vous laisse le mérite de les avoir fait naître —

Et voilà que je voudrais repartir sur le parallèle que vous établissez entre Daumier et moi... Laissez-moi conclure comme vous le feriez sans doute en vous [xxx] plaçant à mon point de vue : Daumier, esprit critique, s'est trouvé, à une époque romantique, avec la bourgeoisie d'alors comme sujet en quelque sorte imposé ; il a fait d'instinct l'art qu'il fallait faire [xxx] pour atteindre au grotesque aux prétentions et aux ridicules de ses modèles. Daumier vivrait aujourd'hui qu'il ferait je crois ce que j'ai tenté. Et ça n'est pas sans raison qu'il a été un caricaturiste de génie et que moi, je me suis dit

sont ici donnés les points contestés par Raffaëlli, est assez surprenante, puisque Aurier s'est auparavant régulièrement exprimé en faveur du peintre.

caractériste. — Soyez-en convaincu : au quinzième siècle, Daumier et moi nous [xxx] eussions fait des tableaux religieux !

Et m'appeler peintre «anecdotier» quand dans les six cents tableaux et quatre cents dessins gravés de mon œuvre à ce jour je peux défier qu'on trouve plus de vingt anecdotes ! — Mais à ce compte, Millet, le brave et grand Millet lui aussi ne serait qu'un anecdotier ?

Mais je m'emporte encore. Soyez bien convaincu par exemple, je vous en prie, que, tout en désirant gagner à ma cause un esprit critique comme le vôtre, je parle ici bien plus au nom de théories artistiques que je connais, que j'ai étudiées longuement et que j'aime ? Je trouve dans votre étude des beautés sans nombre, je vous prends donc tout à fait au sérieux, et je vous réponds longuement, mais, à côté de cela je rencontre des points où vous manquez de logique, et cela me blesse ? — Voyez ce que vous dites de ma couleur «sale, boueuse, morose» et placez-vous à mon point de vue du caractère, vis-à-vis des êtres souvent les plus sordides et les plus pitoyables, et des paysages les plus lamentables, — et vous verrez que ma couleur est louable, car elle [xx] est tout-à-fait dans le caractère.

Mais, en somme, je ne veux vous reprocher qu'une chose ; les plaisanteries faciles auxquelles vous vous livrez sur ma sculpture «de poche». Non pas que j'aime les choses de cet art que je viens d'exposer. Le premier enthousiasme passé, [xxx] je les ai vite condamnées. Mais non pas sans espoir de revanche. Mais je n'ai pas mérité des plaisanteries. Je finirai même cette lettre en vous disant que je continue à être convaincu que cette invention du bas-relief sans fond aura un fort bel avenir. J'y ai beaucoup songé ici, en me promenant dans ces pays stupides, où je suis venu me détendre un peu, et je vous promets des choses qui imposeront le respect.

Il est bien entendu, cher Monsieur, dont je lis pour la première fois le nom, que je ne vous écris tout cela, à mesure que cela me passe par la tête, qu'à cause du très vif plaisir que m'a causé votre étude. Vous voudrez bien n'y voir que cela et croire que je vous suis reconnaissant de l'attention que vous voulez bien apporter à ce que je fais. Donc, mes meilleurs sentiments, et bien à vous cher Monsieur.

J.F. Raffaëlli

Stresa 31 août 90.

THÉO VAN GOGH À AURIER

Paris, SD<sup>1</sup>

J'attends cette après-midi l'ami Manzi<sup>2</sup> et je voudrais qu'il puisse prendre connaissance de la lettre par laquelle mon frère aimé Vincent van Gogh fondait et me chargeait de devenir ouvrier directeur la dedans et prendre des actions. Tout marche bien et il y a déjà ses amis d'embauchés.

Remettez donc la lettre

THÉO VAN GOGH À AURIER

SLND<sup>3</sup>

Mon cher Mr Aurier

Quand la carte postale était dans la boîte je m'apercevais mais trop tard que vous ne l'auriez qu'entre 3 ou 5. C'était pour vous dire que si vous vouliez partager notre simple repas vous feriez plaisir à moi aussi ainsi qu'à ma femme. Nous vous saluons amicalement et je vous serre bien la main.

TvanGogh

THÉO VAN GOGH À AURIER

30 septembre 1890<sup>4</sup>

Le 30 sept 1890

Cher Mr Aurier,

Je serais bien mécontent si vous étiez venu devant ma porte Dimanche dernier sans que j'y étais avec nos escaliers ou il fait noir (j'avais collé un papier sur la porte que j'allais revenir) on ne voit rien & aussi je suis revenu avec un retard d'une demi heure, si vous m'avez attendu je vous prie de bien vouloir m'excuser. Mon beau-frère & belle sœur ont eu un accident de voiture & j'étais allé les voir. Ils en sont quittes avec des blessures peu graves, heureusement. Quand pourriez vous revenir si ces jours ci? Car j'ai à vous demander quelque chose? Si vous passez ces jours ci au Boul<sup>d</sup> il y a un superbe pastel de Degas une figure nue, j'espère que j'y serai alors mais si ceci n'était pas le

1. CSC, lot 130. Carte adressée à la main à M. Aurier, 23 rue Lepic, portant au recto l'inscription imprimée: «Th. van Gogh / BOUSSOD, VALADON & C<sup>ie</sup> / (Anc Mon GOUPIL) / 19, boulevard Montmartre/» portant au verso l'inscription imprimée: «Th. van Gogh». La lettre, non datée, est très difficilement déchiffrable du fait d'une écriture très pâlie.

2. Michele Manzi (1849-1915), dit Michel Manzi, éditeur, imprimeur et marchand d'art chez Goupil.

3. CSC, lot 131. Lettre d'un feuillet, sans enveloppe.

4. CSC, lot 131. Lettre de deux feuillets, sans enveloppe.

cas laissez un mot quand vous voudrez venir tout simplement chez nous & je ferai tout pour arranger qu'il n'y aura pas d'empêchement.

tout à vous & poignée de main  
en hâte TvanGogh

ÉMILE BERNARD À AURIER

SLND [avant mars 1891]<sup>1</sup>

Mon cher Aurier

J'ai eu bien du plaisir à recevoir votre lettre, vous êtes si avare en correspondance. Faites l'article sur Gauguin c'est encore uniquement au *Mercure* qu'il pourra paraître. Nous n'avons pas de nouvelles de l'argent que nous attendons. Nous espérons que l'affaire ne tombera pour tout<sup>2</sup>.

Je ne sais quand je vous verrai, mais sitôt revenu à Paris, venez donc à Asnières, me voir.

Soyez aussi assez bon pour remettre à Tanguy les billets que vous n'aurez pas placés<sup>3</sup>.

à vous de cœur et à bientôt

Faites moi savoir le jour de votre rentrée.

Bernard

PS je vous remercie bien de l'empressement que vous avez mis à écrire un petit mot sur notre ami Vincent. Je regrette qu'il n'ait pu être inséré lui aussi<sup>4</sup>

ÉMILE BERNARD À AURIER

1891<sup>5</sup>

Mon cher Aurier,

Voilà la légende copiée d'une tapisserie au Louvre et du 16<sup>e</sup> siècle<sup>6</sup>

1. CSC, lot 118. Deux feuillets non datés sans enveloppe, le deuxième feuillet est à peine couvert.

2. Il s'agit très probablement de l'article le plus fameux d'Aurier «Le Symbolisme en peinture : Paul Gauguin», paru dans le *Mercure de France* de mars 1891 et qui causa la brouille entre Bernard et Gauguin.

3. Le marchand de couleurs Julien Tanguy, qui, lorsque les peintres étaient dans la gêne, recevait des toiles en dépôt et les exposait dans sa boutique.

4. Il s'agit de Vincent van Gogh.

5. CSC, lot 118. Une page pliée, couverte des deux côtés. Absence d'enveloppe.

6. «Miracle de Saint-Quentin», tapisserie de la deuxième moitié du xv<sup>e</sup> siècle, Louvre, MRR825, anc. coll. Revoil.

Légende de St. Quentin

I

Pour cueurs en dévotion mettre  
Nottez ce miracle luable  
D'un larron lequel a un prestre  
Robba son cheval en l'estable

II

Ce prestre adverty du larcin  
S'en vint plaindre par mos expres  
Au prevost lors de St. Quentin  
Qui les gens envoya aprez

III

Le larron ainsi poursuivy  
affin du larcin renseignier  
Fust trouvé du cheval saisy  
Pris et amené prisonnier.

IV

Puis doubtant estre irrégulier  
Le pour ce sensuivait sentence  
Le prestre au prevost vin priez  
Que au larron remilt ceste offence.

V

Mais le prévost comme vray juge  
Riens n'en vult au prestre accorder  
Dout vint au corps Saint au Reffuge  
Priant que luy vouldist ayder.

VI

Et ce pendant fust condempné  
A estre pendu au gibet  
Ou fust honteusement même  
Pour le loyer de son meffet

VII

Pendu en ce point par justice  
Incontinent la chaîne et las  
Par miraculeux artifice  
Rompirent et vif cheut embas

VIII

Lors ce fet donné a entendre  
Au prevost plus ny procéda  
Dont le larron vint graces rendre  
A Saint Quentin quy le garda

D'une belle simplesse  
hein!  
Tout à vous

Bernard

1891

AUGUSTE RENOIR<sup>1</sup> À AURIER

Paris, août 1891<sup>2</sup>

Monsieur

Permettez moi de vous adresser mes compliments les plus sincères pour votre très belle étude sur moi paru dans le *Mercure de France* de ce mois<sup>3</sup>.

J'en suis extrêmement flatté.

Renoir

Aout 91.

ROGER MARX<sup>4</sup> À AURIER

Paris, 28 octobre 1891<sup>5</sup>

Paris, le 28 - 10 1891

Monsieur et cher confrère,

Vous plairait-il de venir jusqu'à moi, 24 rue Saint Lazare, un matin, vendredi, samedi ou dimanche avant dix heures par exemple? Je souhaiterais

1. Auguste Renoir est à l'époque de cette lettre un peintre impressionniste reconnu et apprécié. En 1892, l'une de ses toiles, *Les Jeunes Filles au piano*, est acquise par l'État et exposée au musée du Luxembourg, l'antichambre du Louvre.

2. CSC, lot 128. La lettre ne couvre que le recto d'une carte. L'enveloppe a été conservée et porte l'adresse suivante: «Monsieur G. Albert Aurier, au ~~Mercure de France~~, 19 rue de L'Echaudé, Paris»; sur la marge gauche, de biais: «Hôtel des Bains à Royat (Puy-de-Dôme)»; au verso se trouve le cachet de la poste, on peut lire: «Royat, 21 août».

3. Renoir fait allusion à un article intitulé «Renoir», paru dans le *Mercure de France* d'août 1891 et repris dans *Œuvres posthumes*, Livre III, «Les Affranchis», «III. L'Impressionnisme». Aurier accorde à Renoir «une âme d'artiste naïve», «une âme-enfant», et commente son œuvre en des termes passablement poétiques: le «joli par excellence» et même «le joli impossible». Renoir peint, selon Aurier, le «monde, comme un délicieux capharnaüm de gentilles choses dont l'unique but est de servir de jouet à l'homme-enfant».

4. À l'époque de sa correspondance avec Aurier, Roger Marx occupe la fonction d'inspecteur principal des musées des départements au ministère des Beaux-Arts. Ses écrits ont une influence importante sur l'élaboration de l'historiographie de l'art. Même si ses positions doctrinales évoluent, il reste avant tout un défenseur du symbolisme.

5. CSC, lot 129. Lettre datée sur papier à en-tête de la REVUE ENCYCLOPÉDIQUE, Administration: Rue Montparnasse, 19; accompagné d'un papier blanc avec l'inscription manuscrite: «samedi 10 h R. Marx chez Bernard.»



vous entretenir d'une étude que je me réjouirais très vivement de vous voir accepter de traiter dans la Revue<sup>1</sup> En attendant, croyez, je vous prie, mon cher confrère, à mes sentiments de bonne confraternité ainsi qu'à mon sympathique et dévoué souvenir

Roger Marx

24 rue Saint Lazare

ROGER MARX À AURIER

Paris, 4 février 1892<sup>2</sup>

Cher Monsieur,

Voici que la Revue me presse très vivement au sujet de votre travail dont l'illustration est maintenant complète, et voici que, malgré moi, je vous relance à mon tour. J'ai promis qu'on pourrait le donner à composer lundi matin. Voulez-vous me permettre d'établir que je ne me suis pas avancé à tort, en me le faisant parvenir dimanche soir, comme convenu. L'obligeance sera grande pour votre

très cordialement dévoué

Roger Marx

Votre santé va s'améliorant toujours, je pense

ROGER MARX À AURIER

Paris, SD [février ou mars 1892]<sup>3</sup>

Cher Monsieur et ami,

Je m'empresse de vous accuser réception de votre beau travail & de vous en remercier pour la Revue et pour moi. Malheureusement dès lundi matin et, en présence de l'ultimatum posé par la Revue, j'avais du fournir une autre étude; nous paraîtrons quinze jours plus tard — ce qui en somme est de minime importance. Puisque le loisir vous est donné, que mon entière sympathie d'art et d'homme vous est acquise, me permettez vous de vous entretenir d'un point qui ne laisse pas de me préoccuper: peu de chose comme vous verrez; dites moi seulement quand vous nous revenez à Paris, ou s'il vous en faut écrire et croyez moi

vôtre toujours bien cordialement

Roger Marx

1. Il s'agit probablement de l'article «Les Symbolistes» paru en avril 1892 dans la *Revue encyclopédique*.

2. CSC, lot 129. Carte aux bords arrondis (carte postale), non datée, enveloppe jointe adressée au recto à «Monsieur G. Albert Aurier, 26 rue Leprie, Rue du pressoir / à chateauroux / indre», avec le cachet «paris, 4 fév. 92»; au verso l'inscription suivante: «[xxx] 3 ou 7 Paris Rue des Pressoirs à Chateauroux / Indre», avec le cachet «Fev. 92 Indre».

3. CSC, lot 129. Lettre non datée sur papier blanc et dépourvue d'enveloppe. L'écriture est d'un déchiffrement difficile.

ROGER MARX À AURIER

Paris, SD [février ou mars 1892]<sup>1</sup>

24 rue saint Lazare

Cher Monsieur et ami,

Le non retour de ma lettre me donnant à penser qu'elle vous est parvenue, je vous viens demander de m'envoyer par un mot simple et bref, si vous redevenez imminemment parisien ou si vous préférez que je vous entretienne par correspondance d'un point de détail — relatif à votre travail — et sur lequel je suis à l'avance assuré que vous tomberez d'accord avec moi. Mais voici que les jours passent et qu'il y a urgence...

Vite ce mot n'est-ce pas, et croyez moi je vous [xx] bien votre toujours

Roger Marx

ROGER MARX À AURIER

Paris, 22 mars 1892<sup>2</sup>

Tâchez donc, cher confrère, de venir soit de 6 à 7, soit après le dîner me rapporter les épreuves que l'on me réclame avec une insistance sans pareille; d'ailleurs l'urgence est extrême

Bien à vous

Roger Marx

CHARLES FILIGER<sup>3</sup> À AURIER

Le Pouldu, 12 mai [1892]<sup>4</sup>

Pouldu jeudi — 12 mai [1892<sup>5</sup>]

Cher Monsieur Aurier — pardonnez-moi de venir si tard vous dire merci des sincères lignes parues sous votre signature dan[s] l'Encyclopédie du mois dernier<sup>6</sup> —

1. CSC, lot 129. Lettre non datée sur papier blanc et dépourvue d'enveloppe. L'écriture est d'un déchiffrement très difficile.

2. CSC, lot 129. Carte-télégramme adressée à «M. Aurier 26, rue Lepic», datée du 22 mars 1892.

3. C'est en 1888 que Charles Filiger se rend pour la première fois en Bretagne à Pont-Aven, où il fréquente Gauguin et fait la connaissance d'Émile Bernard et de Paul Sérusier, puis, à l'été 1889, il séjourne dans le hameau du Pouldu en Clohars-Carnoët. L'année suivante, au mois de juillet, Filiger est de retour au Pouldu où il résidera désormais presque sans interruption durant quinze ans.

4. CSC, lot 120. Deux feuillets. Absence d'enveloppe.

5. Selon toute vraisemblance, étant donné la date de l'article dont il est question.

6. Charles Filiger fait référence à l'article «Les Symbolistes» paru dans la *Revue encyclopédique*

Je n'ai jamais la tête à moi quand je devrais... «Je me tue d'ardeur, et je meurs de paresse<sup>1</sup>» — et ici — comme autrefois — à la ville — Je travaille de même avec une infinie lenteur — comme si j'avais l'éternité à moi! Je m'occupe peu du mouvement ~~mais malgré mon~~ Je demeure si loin mais malgré mon éloignement l'Esprit des autres arrive quand même jusqu'à moi : — et j'ai toujours un retour de sympathie pour ceux qui disent savamment du bien de moi — je veux parler de vous...

Vous êtes sans doute plus heureux que moi : Gauguin doit vous donner de ses nouvelles — le plus qu'il peut? J'ignore absolument ce qu'il fait.

Puis-je vous prier — cher Monsieur — de croire à mes sentiments d'amitié bien reconnaissante — et aussi de saluer de ma part notre grand ami de Gourmont quand vous le reverrez.

Bien à vous

Ch Filiger — [signature]

au Pouldu — Finistère —

### ÉMILE BERNARD À AURIER

19 j[uin] 1892<sup>2</sup>

Le 19 J. 92

Mon cher Aurier

Je trouve votre lettre ici fort en retard. Pardonnez-moy. Dites à Mons. Marx de reproduire le calvaire<sup>3</sup>. Qu'il fasse à sa volonté. M. Bouteville lui confiera sur la présentation de ma lettre<sup>4</sup>. Je regrette de ne pouvoir vous écrire plus longuement. J'espère toutefois que vous n'êtes plus malade ainsi.

Merce de votre bonne intention

Bernard

le 1<sup>er</sup> avril 1892. Dans cet article où est reproduite une œuvre de Filiger intitulée *Sainte en prière*, Aurier évalue Filiger comme un «mystique catholique», un tenant avec Maurice Denis d'une «orthodoxe mysticité», qu'il oppose «à l'insupportable dilettantisme religieux» de l'époque.

1. Citation approximative du poème «Épitaphe» des *Amours jaunes* de Tristan Corbière : «Il se tua d'ardeur, ou mourut de paresse. S'il vit, c'est par oubli; voici ce qu'il laisse.»

2. CSC, lot 118. Un feuillet simple, sans enveloppe.

3. Il s'agit de la *Marche vers le calvaire*, une œuvre dont on a perdu trace, qui aurait servi d'inspiration à Maurice Denis pour son tableau *Le Calvaire (Montée au calvaire)*. Une description de l'œuvre nous est fournie par Jules Antoine dans *Art et critique*, n° 24, 9 novembre 1889, après que la toile a été exposée au Café Volpini.

4. Le Barc de Bouteville cède sa galerie à Émile Bernard durant le mois d'avril 1892 pour y présenter la première rétrospective parisienne de l'œuvre de Vincent van Gogh.

ÉMILE BERNARD À AURIER  
SLND<sup>1</sup>

Mon cher Aurier

Il est question de publier dans les *Hommes d'aujourd'hui* — Gauguin, Redon, Filiger, Vincent-Schuffenecker et moi<sup>2</sup>

Voulez-vous vous charger de la notice me concernant. Si vous ne le pouvez faire demandez à Leclercq. Il faudra que ce soit prêt d'ici un mois.

Vous connaissez mes idées. Ajoutez y les vôtres sur ce que je cherche et tout sera dit.

Puis-je compter sur vous ?

Sinon dites moi l'adresse de Leclercq que je sache du moins où le voir pour lui en causer.

à vous cordialement

Bernard

PS – Pour Vincent, publiera-ton votre article ce serait cela pour dans 15 jours ou Redon paraît d'abord par Charles Morice dessin de Schuffenecker (la semaine prochaine).

[En marge, de la main d'Aurier<sup>3</sup>]

Cette nuit même les yeux de mon homme intérieur furent ouverts : ils furent rendus propres à regarder dans les cieux, dans le monde des esprits/ idées et dans les enfers... »

Swedenborg<sup>4</sup>

Oh ! combien rares ceux dont se sont ouvertes les paupières de la pensée et qui peuvent s'écrire avec Swedenborg, le génial halluciné

Et pourtant n'est-ce point là la préalable illumination que doit subir le vrai artiste, l'artiste absolu

parmi ceux qui ~~suivent la route ardue de l'art~~ se targuent, combien rares les heureux dont ~~s'ouvrirent~~ les paupières de l'âme se sont entrouvertes, et qui f

Sous des ciels toujours bleus, sous des ciels virginaux

que n'ont jamais sali tempêtes ou rafales

Boas noisetiers

Où rodent des boas et des cynocéphales

1. CSC, lot 118. La lettre s'étale sur le recto et le verso d'un feuillet plié. L'écriture minuscule va, de long en large, puis de haut en bas. Elle est d'un déchiffrement difficile. Sur le même feuillet se trouvent des vers empruntés au théosophe Swedenborg, très en vogue dans les cercles symbolistes, ainsi qu'un commentaire rimé de ces vers. Ils sont visiblement de la main d'Aurier.

2. *Les Hommes d'Aujourd'hui* est un périodique fournissant des monographies de quatre pages dédiées à une personnalité contemporaine. Il est à cette époque édité chez Léon Vanier. La couverture consiste en un portrait-charge.

3. Il s'agit d'une variation d'un poème d'Aurier intitulé « La Vierge au serpent ».

4. On retrouve cette même citation de Swedenborg dans les écrits de Gauguin.

C'est l'éden fabuleux, l'adorable océan  
De fleurs / cassolettes  
Le fabuleux éden où des lotus géants  
Persiflent la pudeur des frêles violettes  
les [xxx]  
et les glapissements des vieux alligators  
siffle ouverte et se tord  
Le corps du basilic ou de l'onocrotale  
Le tigre aux yeux doux rêve parmi les roses  
Elle avait jeté, comme on jette des haillons  
Sa robe d'or, marche  
Toute nue et parmi des vols de papillon  
Chaque fleur darde vers sa chair d'ivoire  
Des sifflements, de noirs venins et des mâchoires  
qui le [xxx] gouterà la chair  
De fille aux yeux bleus qui cueille les lys bleus  
pétales onocrotales

ANDRIES BONGER<sup>1</sup> À SUZANNE AURIER

Amsterdam, 11 décembre 1913<sup>2</sup>

Amsterdam, le 11 décembre 1913, Vossinsstraat 22.

Madame,

Votre lettre me rappelle de bien vieux souvenirs. Comme les années marchent ! Je me souviens comme d'hier du premier numéro du *Mercur* où parut l'article de votre frère sur Vincent van Gogh. La question posée à la fin s'est résolue affirmativement. La gloire est venue, incontestée maintenant<sup>3</sup>. Je lisais récemment un article dans du journal anglais : *The Times*,

1. Andries Bongher (1861-1936) est un collectionneur néerlandais, dont la sœur, Johanna, fut l'épouse de Théo van Gogh. Bongher, qui a fréquenté une école française, s'exprime parfaitement en français alors que quelques mots sont mal orthographiés dans la lettre. Il exerce sa profession d'assureur à Paris entre 1879 et 1892, et entame alors une collection comprenant notamment des œuvres de Van Gogh, Odilon Redon et Émile Bernard. Ce dernier lui fait fréquenter les peintres peu connus dont il achète les œuvres.

2. CSC, lot 132. Huit feuillets (quatre pages recto verso). Absence d'enveloppe.

3. Il s'agit d'un long article intitulé « Les Isolés : Vincent van Gogh », paru dans le numéro de janvier 1890 du *Mercur de France*. L'article est repris dans *Œuvres posthumes*, Livre III, « Les Affranchis », « VI. Les Isolés », et également en partie dans *L'Art moderne* daté du 19 janvier 1890. Aurier use dans cet article presque entièrement positif d'un ton énergique, parlant des « œuvres étranges, intensives et fiévreuses » de Van Gogh, de la « véracité naïve de son art, l'ingénuité de sa vision ». La caractéristique principale de l'œuvre de Van Gogh, qu'il tient pour un « terrible et affolé génie », serait l'excès. S'il souhaite la reconnaissance au peintre, il ne la pense possible qu'auprès d'un cercle restreint d'artistes et de gens simples, sensibles à « l'art profond, complexe, très-à-part » du peintre, l'art de Van

organe hostile à tout ce qui se produit de nouveau en art, que la peinture de Vincent s'était par le temps beaucoup assagie et avait de la valeur. L'œil s'est évidemment fait aux rugosités de sa peinture, mais le sentiment qui en fait la valeur y était. Si la reconnaissance du grand talent de Vincent est venue, ce n'est pas par les marchands, ni par le snobisme, mais bien par la pureté du sentiment qui ne quittait l'artiste pas un instant. C'est avec grand plaisir que je vous conseillerais sur la valeur des œuvres que vous possédez, mais ne suis nullement compétent en la matière. Je me souviens parfaitement du beau tableau avec les cyprès, sujet qu'il a souvent repris. Il aura certainement une valeur importante, mais laquelle? Question bien difficile à résoudre. On a vendu ici récemment deux petites toiles, avec des arbres fruitiers en fleurs, de l'époque du séjour de Vincent à Arles, fl 3300. — la pièce / c-à-d: frs +/- 7000. — / dans la même vente des fusains de l'époque hollandaise ont atteint des prix élevés, je crois fl 600. à fl 750. (frs 1200 à frs 1500.)<sup>1</sup>. J'ai entendu parler de prix très élevés payés par des amateurs allemands. Je crois que Mr. Vallette vous a donné un bon conseil de vous adresser aux marchands à Berlin et à Munich. Dans cette dernière ville, il y a un marchand: Tannhäuser, qui tient des tableaux de Vincent. Selon moi, le mieux est de faire un prix pour soi, pas exorbitant, et mais de le maintenir<sup>2</sup>. Le marchand, et hélas la plupart des collectionneurs, n'achètent qu'en vue d'un profit, chance qu'il faut leur laisser, c'est à dire qu'un tableau n'a pas de valeur stable, et qu'il augmente au fur et à mesure qu'il passe de main en main. Les tableaux de la première manière font également de bons prix. Parmi les souliers qu'il a peints plusieurs fois d'une façon si expressive, il y en a de forts beaux, et les nids, dont il avait garni son atelier à Nuenen (en Brabant) sont des merveilles qui n'ont pas moins de prix que les toiles ultérieures, du moins selon moi. Je sais qu'un inconnu a pu, on ne sait comment, s'emparer il y a une vingtaine d'années, d'une quantité de tableaux de Vincent qu'il avait oubliés ou laissés à dessein dans la chambre où il avait habité, et dont il a fait une fortune. Ce sont là de vagues indications que je vous fournis. Le point essentiel pour vous est que la peinture de Vincent a une valeur réelle actuellement, même le moindre petit tableau. Le marchand auquel vous voudriez offrir les vôtres et qui voudrait vous soutenir le contraire ne mériterait aucune confiance. — Je ne sais si vous avez déjà fait une tentative à Paris, mais crois bien faire en vous signalant le nom de Mr. Hessel, marchand de tableaux, rue de la Boétie<sup>3</sup>. —

Gogh étant « trop simple et trop subtil pour l'esprit-bourgeois contemporain ».

1. La monnaie néerlandaise est alors le florin, qu'Andries Bonger convertit en francs.
2. Alfred Vallette, par ailleurs écrivain et éditeur, est le fondateur du *Mercur de France* (troisième version) en 1890. La galerie Thannhauser est une galerie d'art munichoise, fondée par Heinrich Thannhauser en 1904, spécialisée dans l'art moderne. L'orthographe « Tannhäuser » est fautive.
3. Jos Hessel vient d'ouvrir en 1913 un négoce de tableaux rue de la Boétie, appelé à un avenir florissant.

CORRESPONDANCE ARTISTIQUE

Permettez-moi, pour finir, de dissiper une erreur de la part de Mr Vallette, bien pardon[n]able à cause des années qui se sont écoulées depuis que j'ai été en correspondance avec lui. C'est ma sœur qui a épousé le frère de Vincent, mort peu de temps après lui, il y a plus de vingt ans. C'est elle qui a géré l'héritage de son mari, pour son enfant Vincent, d'après son oncle. Il sera reçu ingénieur ce mois-ci et va se marier prochainement. —

Si je puis vous être utile pour un renseignement ou un conseil, je suis tout à votre disposition. —

Veillez me croire, Madame, bien respectueusement à vous,

ABonger